

1

LUCY

Aujourd'hui

Je suis occupée à plier du linge sur la table de la salle à manger quand la voiture de police se gare devant la maison. Elle arrive sans fanfare, ni gyrophare ni sirène hurlante, mais je ressens malgré tout un subtil pincement au ventre, cette alarme naturelle signalant que quelque chose ne va pas. La nuit commence à tomber, et, dehors, les lumières s'allument peu à peu aux porches des voisins. C'est l'heure du dîner. La police ne débarque pas chez vous à l'heure du dîner quand tout va bien.

Je jette un œil en direction du salon où mes flemmards d'enfants sont vautrés çà et là, concentrés sur leurs appareils respectifs. Vivants. Indemnes. Et en bonne santé, à part, peut-être, une légère addiction aux écrans. Archie, sept ans, regarde une famille jouer à la Wii sur le grand iPad ; sur le petit iPad, Harriet, quatre ans, est fascinée par une vidéo où, quelque part en Amérique, des petites filles déballetent des jouets. Même Edie, du haut de ses deux ans, fixe la télévision, bouche bée. J'éprouve un certain réconfort à l'idée que ma famille soit rassemblée sous ce toit. Du moins, une bonne partie de ma famille. *Papa*, me dis-je brusquement. *Oh non, pitié, pas papa.*

Je me retourne vers la voiture de police. Une légère bruine scintille dans le faisceau de ses phares.

Au moins, il ne s'agit pas des enfants, murmure une petite voix coupable dans ma tête. *Au moins, il ne s'agit pas d'Ollie*. Mon mari est sur la terrasse à l'arrière de la maison, occupé à faire griller des burgers. En sécurité. Il est rentré du travail de bonne heure aujourd'hui ; apparemment, il ne se sentait pas bien, même s'il ne paraît pas franchement malade. Quoi qu'il en soit, il est en vie, et j'en remercie le Ciel.

La pluie s'est un peu intensifiée, transformant maintenant la bruine en gouttes plus grosses, bien distinctes. Les policiers coupent le moteur mais ne sortent pas tout de suite du véhicule. Je roule en boule une paire de chaussettes d'Ollie et les pose sur le haut de sa pile de linge avant d'attraper une autre paire. Je devrais me lever et me rendre à la porte, mais mes mains poursuivent leur ouvrage en mode pilote automatique, comme si, en continuant d'agir normalement, j'allais voir la voiture de police disparaître et que tout rentrerait dans l'ordre. Ça ne fonctionne pas. Un policier en uniforme ouvre la portière côté conducteur.

— Mamaaaan ! crie Harriet. Edie regarde la télé !

Il y a deux semaines, une célèbre journaliste a exprimé publiquement son « indignation » à l'idée qu'on laisse des enfants de moins de trois ans devant la télévision, allant jusqu'à taxer le fait de « maltraitance ». Comme nombre de mères australiennes, j'ai été outrée par ses propos et ai réagi par une diatribe du genre « Qu'est-ce qu'elle en sait, celle-là ? Je te parie qu'elle a toute une brigade de nounous et qu'elle ne s'est jamais occupée des siens un seul jour de sa vie ! », avant de m'empresser d'instaurer la règle du « Pas d'écran pour Edie ». Règle qui a tenu jusqu'à ces vingt dernières minutes, alors que j'étais au téléphone avec le fournisseur d'électricité et qu'Edie a commencé à se

lamenteur dans mes jupons ; j'ai fini par céder et la mettre devant un épisode des *Wiggles* avant de me retrancher dans ma chambre pour terminer mon coup de fil.

— C'est bon, Harriet, dis-je sans quitter la fenêtre des yeux.

Sous ses cheveux bruns et son épaisse frange hirsute, la petite tête de Harriet apparaît devant moi, perplexe.

— Mais, tu as dit que...

— Ne t'occupe pas de ce que j'ai dit. Quelques minutes, ce n'est pas grave.

L'agent de police semble avoir dans les vingt-cinq ans, trente maximum. Il tient sa casquette à la main puis la cale sous l'un de ses bras pour tirer sur l'avant de son pantalon trop serré. Une policière d'environ le même âge, petite et rondelette, sort du côté passager, sa casquette bien vissée sur la tête. Ils contournent le véhicule et remontent l'allée de la maison, côte à côte. C'est clair maintenant : ils viennent bien chez nous. *Nettie*, me dis-je subitement. *Ce doit être pour Nettie.*

C'est tout à fait possible. La sœur d'Ollie a eu pas mal de problèmes de santé, ces derniers temps. À moins qu'il ne s'agisse de Patrick ? ou bien de tout autre chose ?

En réalité, quelque part en moi, je sais qu'il ne s'agit ni de Nettie ni de Patrick ni de papa. C'est étrange ce que l'on peut *deviner* parfois, sans comprendre pourquoi.

— Les burgers sont prêts.

La porte moustiquaire s'ouvre sur Ollie qui entre, une assiette entre les mains. Les filles se ruent vers lui et il fait claquer ses pinces « crocodile », tandis qu'elles sautillent devant lui en hurlant presque assez pour couvrir le bruit des coups frappés à l'entrée.

Presque.

— On a frappé ?

Ollie hausse un sourcil, plus curieux qu'inquiet. Il a même l'air assez content. *Un invité surprise un soir de semaine! Qui cela peut-il bien être?*

Dans notre couple, c'est Ollie le plus sociable. C'est lui qui se porte volontaire pour participer aux réunions de parents d'élèves, parce que cela représente « une bonne occasion de rencontrer des gens », qui se penche au-dessus de la barrière au fond du jardin pour dire bonjour aux voisins s'il les entend parler, qui aborde les personnes qu'il croit vaguement connaître pour tenter de confirmer qu'ils se sont déjà vus. Ollie aime les gens. Pour lui, une visite inattendue en pleine semaine est une promesse de plaisir plus que de malheur.

Sauf que, bien entendu, il n'a pas vu la voiture de police.

Eddie part en courant dans le couloir.

— J'y vais, j'y vais!

— Attends une minute, Eddie-puce, lance Ollie en cherchant un endroit où poser son assiette de burgers.

Mais le temps qu'il trouve un espace libre, Eddie a déjà ouvert.

— Oh! La peulice! fait-elle, stupéfaite.

Normalement, c'est là que j'aurais dû courir derrière elle, accueillir la police et m'excuser; seulement, mes pieds sont restés comme cloués au sol. Par chance, Ollie s'empresse de la rejoindre et lui ébouriffe gentiment les cheveux.

— Bonsoir, dit-il aux policiers.

Il lance un rapide coup d'œil derrière lui, encore absorbé par ce qu'il faisait l'instant d'avant, se demandant peut-être s'il a bien fermé la bonbonne de gaz ou s'il a posé l'assiette chaude en lieu sûr. Le comportement classique d'une personne de bonne volonté s'apprêtant à recevoir de mauvaises nouvelles. De mon côté, j'ai l'impression de nous voir comme dans un film à la télé – le père, séduisant et

totallement innocent, la petite fille, adorable. Une famille ordinaire sur le point de voir sa vie basculer... pour ne plus jamais redevenir ce qu'elle était.

— Que puis-je faire pour vous? demande enfin Ollie en se retournant vers les policiers.

— Je suis l'agent Arthur, répond la voix de la femme, que je ne peux pas voir, la silhouette d'Ollie faisant écran. Et voici l'agent Perkins. Êtes-vous Oliver Goodwin?

— Oui, c'est moi.

Ollie sourit à Edie et lui adresse même un clin d'œil. Cela suffit à me convaincre que je dramatise beaucoup trop. Ce ne doit pas être si grave. D'ailleurs, il ne s'agit peut-être même pas de mauvaises nouvelles pour nous, mais pour d'autres que nous : peut-être l'un des voisins a-t-il été cambriolé? On dit toujours que la police passe les environs au peigne fin après ce genre d'événement.

J'ai brusquement hâte de me retrouver quelques minutes plus tard, quand je serai assurée que tout va bien. J'imagine déjà comme Ollie et moi allons rire de ma paranoïa. « Tu ne croiras jamais ce qui m'a traversé l'esprit », lui dirai-je, et il lèvera les yeux au ciel en souriant. « Toujours à t'inquiéter, me répondra-t-il. Comment peux-tu vivre en te faisant autant de mauvais sang? »

Mais en avançant de quelques pas, je me rends compte que mon inquiétude n'est pas si infondée. Je le vois à la gravité de l'expression du policier, au dessin sinistre des coins de sa bouche.

Je distingue maintenant la policière, qui regarde Edie puis lève les yeux vers Ollie :

— Peut-on parler... en privé, Monsieur?

Un premier signe de doute apparaît sur le visage d'Ollie. Ses épaules se crispent et il se redresse légèrement. Peut-être sans même s'en rendre compte, il écarte Edie de la

porte pour la faire passer derrière lui, la protégeant d'on ne sait quoi.

— Ma chérie, tu veux venir regarder les *Wiggles*? dis-je en approchant enfin.

Edie secoue la tête avec vigueur sans quitter les policiers des yeux. Sa petite bouille ronde est visiblement piquée de curiosité, et ses courtes jambes potelées fermement ancrées au sol.

— Allez, viens, ma puce, lui dis-je en passant une main sur ses cheveux blond pâle. Que dirais-tu d'une glace en même temps?

Voilà qui l'intéresse davantage. Elle lève les yeux vers moi et m'observe longuement, comme pour évaluer si elle peut me faire confiance. Je finis par crier à Archie de sortir les esquimaux du congélateur, et Edie détail dans le couloir.

— Entrez, dit Ollie aux agents.

Ils franchissent le seuil en m'adressant un petit sourire poli. Poli et navré. Ce sourire fait monter mon angoisse d'un cran. Il ne s'agit pas des voisins; la mauvaise nouvelle est pour nous.

Il n'y a pas beaucoup d'endroits où avoir une conversation privée dans cette partie de la maison. Ollie les emmène donc dans la salle à manger, et tire deux chaises. Avant de lui emboîter le pas, je jette mon linge fraîchement plié dans un panier. Les piles s'effondrent les unes sur les autres comme des immeubles dynamités. Les agents prennent place sur les chaises, Ollie se campe sur un accoudoir du canapé et je reste plantée debout, raide comme un piquet. Me préparant au pire.

— Tout d'abord, nous souhaitons avoir confirmation que vous êtes bien de la famille de Diana Goodwin.

— Oui, répond Ollie. C'est ma mère.

— Alors, je suis au regret de vous informer... commence la policière.

Je ferme les yeux, parce que je sais déjà ce qu'elle va dire.

Ma belle-mère est morte.

2

LUCY

Dix ans plus tôt

Un jour, quelqu'un m'a dit qu'on avait deux familles dans la vie : celle où l'on naît, et celle que l'on se choisit. Il me semble pourtant que ce n'est pas tout à fait vrai. Certes, on choisit généralement son partenaire, mais on ne choisit pas ses enfants, par exemple. On ne choisit pas ses beaux-frères ou belles-sœurs, pas plus que la vieille tante aigrie et alcoolique de son conjoint, ou le cousin avec son défilé de petites copines qui ne parlent pas anglais. Mais avant tout, on ne choisit pas sa belle-mère. Seules les armées de mercenaires du destin décident de cela.

— Ohé! lance Ollie. Il y a quelqu'un ?

Plantée dans l'immense hall d'entrée des Goodwin, je contemple le marbre qui nous entoure de toutes parts. Un escalier en colimaçon s'élève vers l'étage sous un superbe lustre à pampilles de cristal. J'ai l'impression d'être tombée dans les pages d'un magazine people, du genre où l'on voit ces ridicules photos de célébrités prenant la pose devant du mobilier chic ou sur un beau gazon vert, en bottes de cheval, un golden retriever à leurs pieds. J'ai toujours imaginé que l'intérieur du palais de Buckingham devait

ressembler à cela, ou peut-être d'autres résidences royales, comme St James ou Windsor.

J'essaie de capter le regard d'Ollie, quoiqu'un un peu perdue dans mes intentions. Ai-je envie de le rabrouer, de l'encourager? Franchement, je ne sais pas trop, mais c'est inutile puisque de toute façon, il s'est déjà engagé dans la maison en annonçant notre arrivée. Dire que je ne suis pas préparée à cela est un euphémisme. Lorsque Ollie avait proposé que je vienne dîner chez ses parents, j'avais imaginé un plat de lasagnes avec salade dans une modeste maison de brique jaune, plus ou moins semblable à celle où j'avais grandi. En compagnie d'une mère aimante sortant un album contenant des photos de bébé pâlies par le temps, et d'un père fier et un peu revêche, se cramponnant à sa bière avec un sourire prudent. Au lieu de quoi, je me retrouvais maintenant parmi des tableaux et des sculptures superbement éclairés, et les parents, revêches ou pas, n'étaient pas encore en vue.

— Ollie!

Je l'attrape par le bras et m'apprête à lui avouer mon malaise quand un homme rond au teint coloré accourt soudain par une immense arche au fond de la maison, une bouteille de vin rouge à la main.

— Ah, papa! s'écrie Ollie. Tu es là!

— Tiens, tiens, qui voilà!

Physiquement, Tom Goodwin est l'exact opposé de son fils, grand et brun. Petit, gros et sans style, il porte une chemise écarlate enfoncée dans un pantalon droit ceinturé sous sa panse rebondie. Il ouvre les bras à son fils, qui lui donne de bonnes tapes dans le dos.

— Vous devez être Lucy, dit Tom après avoir lâché Ollie.

Il prend ma main tendue et la serre avec vigueur tout en émettant un petit sifflement.

— Eh bien. Félicitations, fiston.

— Ravie de vous rencontrer, monsieur Goodwin, dis-je en souriant.

— Tom! Appelez-moi Tom.

Il me sourit comme s'il venait de gagner au Loto puis semble se ressaisir.

— Diana! Diana, où es-tu? Ils sont arrivés!

Quelques instants plus tard, la mère d'Ollie émerge du fond de la maison. Elle est vêtue d'un chemisier blanc sur un pantalon bleu marine décontracté et époussette l'avant de sa chemise pour en chasser quelques résidus invisibles. Je doute soudain du choix de ma tenue, une robe rouge à pois blancs des années cinquante qui a appartenu à ma mère. Je pensais que ce serait charmant, mais j'ai maintenant l'impression de faire tache dans le décor, surtout au vu de la tenue simple et discrète de la mère d'Ollie.

— Désolée, dit-elle à quelques pas de nous. Je n'ai pas entendu sonner.

— Maman, je te présente Lucy.

Nous échangeons une poignée de main. Je remarque que Diana fait presque une tête de plus que son mari malgré ses chaussures plates, et qu'elle est très mince, excepté un léger épaissement de la taille dû à l'âge. Ses cheveux argentés sont coupés en un élégant carré court. Le nez est fin, classique. À la différence de Tom, elle ressemble beaucoup à leur fils.

Je note également qu'elle a les mains froides.

— Enchantée, madame Goodwin, dis-je en lâchant sa main pour lui offrir le bouquet de fleurs que j'ai apporté.

J'avais insisté pour en acheter en venant, même si Ollie m'avait prévenue que sa mère n'était « pas très fleurs ».

— Toutes les femmes aiment les fleurs, avais-je répliqué en roulant des yeux.

Mais en considérant l'absence de bijoux de cette femme, ses ongles sans vernis et ses chaussures plates, je commence à avoir le sentiment de m'être trompée.

— Bonjour, maman, dit Ollie en donnant une franche accolade à sa mère, que celle-ci accepte plus qu'elle ne rend.

Pour en avoir souvent discuté avec lui, je sais qu'Ollie adore sa mère. Sa fierté saute aux yeux quand il évoque l'association caritative qu'elle dirige pour venir en aide aux réfugiés en Australie – dont beaucoup de femmes enceintes ou avec de jeunes enfants. Je prends brusquement conscience de ce que je ne pouvais pas la toucher en lui offrant des fleurs. *Évidemment*. Je suis trop bête. Peut-être aurais-je plutôt dû apporter des vêtements ou du matériel pour bébé?

— C'est bon, Ollie, dit-elle au bout d'un moment, comme son fils ne la lâche pas. Je n'ai même pas pu saluer Lucy convenablement!

— Passons donc au salon prendre un verre, comme ça on pourra commencer à faire connaissance, intervient Tom.

Nous nous dirigeons tous vers l'arrière de la maison. C'est alors que j'aperçois un visage qui nous observe dans un angle.

— Nettie! s'écrie Ollie.

S'il n'y a guère de ressemblance entre Ollie et Tom, il ne fait en revanche aucun doute qu'Antoinette est la fille de son père. Dotée des mêmes joues rouges et du même embonpoint, elle possède cependant beaucoup de charme. Et du style aussi, avec sa robe en laine grise et ses bottes de daim noir. Aux dires d'Ollie, sa cadette est mariée, sans enfant, et travaille comme cadre dans une

entreprise de marketing où elle s'exprime régulièrement lors de conférences sur les femmes et le « plafond de verre ». À trente-deux ans – soit seulement deux de plus que moi –, j'avoue trouver cela assez admirable et impressionnant, mais elle semble le balayer d'un geste en m'accueillant d'une étreinte plus que chaleureuse. Apparemment, les Goodwin sont très fans de ce genre d'accolade.

Sauf Diana, peut-être.

— J'ai tellement entendu parler de vous ! dit-elle.

Elle passe un bras sous le mien, et je suis engloutie dans un nuage de parfum de luxe.

— Venez, je vais vous présenter mon mari, Patrick.

Nettie m'entraîne sous une porte en arche et nous passons devant ce qui semble être un ascenseur – un ascenseur dans une maison particulière ! Œuvres d'art, compositions florales et photos de vacances en famille à la plage ou au ski défilent à nos côtés comme nous marchons vers le salon. Je remarque une photo de Tom, Diana, Nettie et Ollie sur des dromadaires dans le désert avec une pyramide en arrière-plan ; tous se tiennent la main et lèvent les bras vers le ciel. Moi, quand j'étais petite, j'allais à la plage de Portarlington pendant les vacances, à moins d'une heure de route de chez nous.

Nous nous arrêtons dans une pièce qui doit faire la taille de mon appartement, remplie de canapés et de fauteuils, d'immenses tapis somptueux et de lourdes tables basses en bois. Là, un homme gigantesque se lève d'un fauteuil.

— Patrick, se présente-t-il.

Sa poignée de main est moite, et il paraît gêné, alors je fais semblant de ne rien remarquer.

— Lucy. Enchantée.

Je ne savais pas trop à quoi m'attendre pour Nettie – peut-être à quelqu'un de petit, vif et désireux de plaire,

comme elle l'est. Avec son mètre quatre-vingt-douze, je trouvais qu'Ollie était grand, mais Patrick le dépasse largement. Il doit mesurer plus de deux mètres zéro cinq. Sa taille mise à part, il me rappelle un peu Tom, avec sa chemise à carreaux et son pantalon droit, son visage rond et son sourire engageant. Il porte un pull posé sur les épaules, aux manches nouées sur l'avant, bon chic bon genre.

Une fois les présentations faites, Ollie, Tom et Patrick s'enfoncent dans le grand canapé tandis que Diana et Nettie se dirigent vers le bar. J'hésite un instant, avant de talonner les deux femmes.

— Allez vous asseoir, Lucy, m'ordonne Diana.

— Oh, ça me fait plaisir de vous aider si...

Elle hausse une main pour m'interrompre.

— Je vous en prie. Asseyez-vous.

Diana s'efforce certainement d'être courtoise, mais je ne peux m'empêcher de me sentir un brin rejetée. Naturellement, elle ignore que j'avais imaginé copiner avec elle dans la cuisine, voire affronter à ses côtés un petit problème de salade que j'aurais réglé en dégainant ma super recette de vinaigrette (je ne sais pas faire grand-chose de plus). Elle ne peut pas savoir que j'avais cru bientôt pouvoir me serrer contre elle tandis qu'elle me montrerait les albums de photos de famille et me ferait le récit de leur arbre généalogique en me racontant des anecdotes qui feraient grimacer Ollie. Elle ne peut pas savoir que j'avais prévu de passer en sa compagnie toute la soirée, qu'elle aurait terminée aussi conquise par moi que moi par elle.

Mais non. Il fallait juste que je m'assoie.

— Alors comme ça, vous travaillez ensemble, Ollie et vous? me demande Tom tandis que je prends place près de mon homme sur le canapé.

— En effet. Depuis trois ans.

— Trois ans? répète Tom en feignant la surprise. Tu as pris ton temps, fiston, dis donc.

— Oui, on a appris à se connaître d’abord, répond Ollie.

Ollie avait été un super collègue. Celui qui se montrait toujours disponible pour écouter mes pires récits de rencards ratés et m’offrir une épaule réconfortante. À la différence des connards arrogants que j’avais tendance à fréquenter, Ollie était joyeux, discret et fondamentalement gentil. Et surtout, il m’adorait. Il m’avait fallu un certain temps pour m’en rendre compte, mais être adorée était bien plus agréable que de se faire manipuler par des salauds charismatiques.

— Ce n’est pas votre supérieur hiérarchique, au moins? me lance Tom avec un clin d’œil.

La remarque est affreusement sexiste, mais il est difficile d’en vouloir à un homme comme lui.

— Tom! gronde gentiment Diana.

De toute évidence, elle ne lui en veut pas vraiment, elle non plus. Elle arrive avec nos verres et fait la moue, telle une mère s’efforçant de discipliner son petit dernier, aussi adorable que désobéissant. Diana me tend un verre de vin rouge et s’assoit de l’autre côté d’Ollie.

— Non, nous sommes juste collègues, dis-je à Tom. Je suis chargée du recrutement des techniciens, et lui des informaticiens. On travaille en étroite collaboration.

Très étroite, même, depuis quelque temps. Curieusement, c’est grâce à un rêve que ça a commencé. Un rêve bizarre, nébuleux, qui avait débuté par un barbecue chez ma grand-tante Gwen et s’était terminé dans la maison où vivait ma meilleure copine de l’école primaire, sauf qu’elle n’était plus une petite fille mais une vieille dame. Et quelque part au milieu de ce rêve, il y avait Ollie. Différent, lui aussi.

Plus sexy. Le lendemain, au boulot, je lui avais envoyé un email en lui disant que j'avais rêvé de lui. La réponse attendue – « Que se passait-il ? » – n'avait pas tardé, suivie d'autres échanges. Le bureau d'Ollie était juste à côté du mien, mais nous communiquions souvent par mail – un commentaire sur la coiffure à la Donald Trump de notre patron, sur un comportement suspect lors de l'arbre de Noël de la boîte, ou à propos d'une commande de sushis pour le déjeuner. À la fin de la journée, mon cœur battait la chamade chaque fois que je voyais son nom apparaître dans ma boîte de réception.

J'avais malgré tout gardé la tête froide pendant un certain temps. C'était du flirt, un petit jeu... pas une vraie relation, et certainement pas celle de mes rêves. Mais lorsque je remarquai qu'il donnait de l'argent tous les matins au poivrot du coin – même après que ledit poivrot l'eut insulté et accusé de lui voler sa bibine –, ou lorsqu'il repéra un petit garçon perdu dans un centre commercial et le monta immédiatement sur ses épaules en lui demandant s'il apercevait sa maman, puis lorsqu'il commença à occuper de plus en plus mes pensées, jour et nuit, l'évidence s'imposa. C'était lui, l'homme de ma vie.

Je résume l'histoire à la famille d'Ollie – sans le rêve – en agitant les bras et en parlant trop vite, sans répit, comme je le fais souvent quand je suis stressée. Tom se montre captivé par mon récit et donne de temps en temps de petites tapes dans le dos de son fils.

— Et vous, alors... ? Parlez-moi de vous tous, dis-je une fois le sujet épuisé.

— Nettie est directrice financière chez Martin Holdsworth, annonce Tom, fier comme un paon. Elle dirige un service entier.

— Et vous, Patrick ?

— Je gère une société de comptabilité. Petite, mais nous grossissons peu à peu.

— Et vos parents, intervient soudain Diana. Que font-ils dans la vie?

— Mon père était professeur d'université. Il est retraité, maintenant. Ma mère est décédée. Cancer du sein.

Sa mort remonte à dix-sept ans, je suis donc plus gênée que troublée d'en parler. Mais je me sens surtout gênée pour les autres, qui ont toujours du mal à savoir quoi dire en apprenant cette nouvelle.

— Oh, j'en suis navré, dit Tom de sa voix puissante.

— J'ai perdu ma mère moi aussi, il y a quelques années, enchaîne Patrick. On ne s'en remet jamais totalement.

— C'est vrai, dis-je en éprouvant une soudaine proximité avec Patrick. Pour répondre à votre question, Diana, ma mère était femme au foyer, mais elle avait été institutrice avant.

Je suis toujours fière de dire que ma mère a été enseignante. Depuis sa mort, de nombreuses personnes m'ont dit quelle formidable pédagogue elle était, et à quel point elle était dévouée à ses élèves. Quel dommage qu'elle n'ait jamais recommencé à travailler après m'avoir eue!

«À quoi bon faire un enfant si on ne prend pas le temps d'en profiter?» disait-elle souvent, ce qui est assez drôle quand on pense qu'elle n'a guère eu le temps de profiter de moi, puisque j'avais treize ans seulement quand elle est morte.

— Elle s'appelait...

Je commence ma phrase en même temps que Diana se lève. Nous cessons tous de parler et la suivons des yeux. Pour la première fois de ma vie, je comprends réellement le sens du mot «matriarche», et la puissance qu'il recèle.

— Bien, dit-elle. Je pense que le repas va être prêt, si vous voulez bien passer à table.

Sur ce, la discussion concernant ma mère semble close.

Au menu, un rôti d'agneau que Diana découpe et sert elle-même. Vu le style de la maison, je m'attendais presque à un service traiteur ; voilà au moins une partie de la soirée qui me met un peu plus à l'aise.

— J'ai été très impressionnée en apprenant ce que vous faites avec votre association, dis-je une fois que Diana a fini de servir tout le monde. Ollie est très fier de vous, il en parle constamment.

Diana sourit vaguement tout en tirant vers elle le plat de gratin de chou-fleur.

— Ah oui ?

— Je vous assure. J'aimerais beaucoup en savoir davantage.

Elle se sert en gratin avec une attention extrême, comme si elle se livrait à quelque geste chirurgical.

— Ah ? Et qu'aimeriez-vous apprendre à ce sujet ?

— Eh bien...

Je sens tous les regards se braquer sur moi.

— Parexemple, qu'est-ce qui vous a donné l'idée de commencer cela ? Comment le projet a-t-il vu le jour ?

Diana hausse les épaules.

— Il y avait un besoin évident, c'est tout. Ce n'est pas bien sorcier de collecter des articles pour enfants, vous savez.

— Elle est d'une nature humble.

Tom pique un nouveau morceau d'agneau sur sa fourchette tout en mâchant encore sa précédente bouchée. Il l'enfourne et continue de parler la bouche pleine :

— Éducation catholique...

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Je me rends compte qu'Ollie ne me l'a jamais raconté.